

AU CONFLUENT DU STYLE ORAL ET DU STYLE ÉCRIT, UN DÉCOUVREUR, MARCEL JOUSSE: SA VIE, SON OEUVRE, SON ACTUALITÉ

Oiartzun, 30-12-1994

Yves Beaupérin

INTRODUCTION

Manuel Lekuona et Marcel Jousse sont contemporains.

Le premier est né en 1894 et se consacra à la compréhension et à la valorisation de la littérature orale basque. Le second est né en 1886 et consacra toute sa vie à l'étude des traditions de style oral pour en saisir la naissance, la vie et la mort.

Manuel Lekuona eut connaissance du mémoire de Marcel Jousse, publié en 1925 chez Beauchesne, sous le titre: *Le style oral rythmique et mnémotechnique chez les verbo-moteurs* qui le conforta dans sa conviction de l'importance du geste à l'origine du langage. En revanche, je ne pense pas que Marcel Jousse ait connu Manuel Lekuona. Par contre, je puis témoigner que Marcel Jousse s'est intéressé de près aux improvisateurs basques. A deux reprises, dans *Le style oral* cité ci-dessus, il se réfère aux pastoraliers basques pour les questions de métrique des vers. Mais surtout, par l'intermédiaire du Docteur Morlaas, psychiatre originaire du Pays Basque et grand ami de Jousse, il a personnellement rencontré des improvisateurs basques originaires de Saint-Pée-sur-Nivelle et de la région de Tardets, au cours de l'année 1931. Il y fera souvent allusion dans les cours qu'il donnera à l'Amphithéâtre Turgot de la Sorbonne, spécialement quand il abordera le problème de l'inspiration et de l'improvisation. En particulier, il nomme très souvent un certain Martin Irabola dit Matxin, cultivateur à Saint-Pée-sur-Nivelle des Basses-Pyrénées.

Nous possédons, dans les archives de l'Association Marcel Jousse, un document écrit de la main même de Jousse, où il relate sa rencontre avec quatre improvisateurs basques: Martin Irabola, Martin Larralde, Jean-Louis Ligueix et Pierre Etchahun. Il y a noté soigneusement les improvisations du moment de ces quatre compositeurs. Je ne résiste pas au plaisir de vous lire les strophes relatives au Père Jousse:

Matxin

*Aphez eskolatu bat jin zaiku Parisetik,
Eskualdun pertsulariak aditzea gatik.
Pena handia erematen daut bihotzeko zolatik
Horrekin mintzatzeko ez baitut lenguaiarik...*

(traduction)

*Un prêtre savant nous est venu de Paris
Tout exprès pour entendre les bardes basques.
Oh que ma peine est grande en ce moment
De ne pas savoir parler français... pour causer avec lui!*

Ligueix

*Aphez eskolatua gure ganat jina
Zure eskola delakotz joana eneganik aintzina
Gauza bat erraiteko hartzen dut aintzina
Hementik adichkidantza dugula egina...*

(traduction)

*Prêtre savant qui êtes venu vers nous
Votre science m'écrase sans doute
Mais je me permets tout de même de vous dire ceci:
Que mon amitié vous suivra partout désormais.*

Etchahun

*Bihotzaren erditik dizut plazer handi bat hartzen
Jaun eskolatu hori koplarietz nola den orhitzzen,
Eskualdun choko huntarat nola ahal izan den lerratzzen
Berritz ere ikus dezagun dizut suhetatzzen*

(traduction)

*Je suis heureux jusqu'au fond du coeur
Que ce prêtre savant se souviennne de nous, bardes,
Et qu'il soit venu jusqu'à notre Pays Basque.
Nous serons toujours heureux de le revoir!*

Ce prêtre savant venu de Paris écouter ces improvisateurs basques qui était-il donc? que venait-il donc faire? C'est à ces questions que nous allons essayer de répondre maintenant, en parlant d'abord de l'Homme Marcel Jousse en tant que chercheur et professeur, en étudiant ensuite l'orientation générale de son oeuvre.

1. L'HOMME MARCEL JOUSSE

Marcel Jousse, de la Compagnie de Jésus, est né à Beaumont-sur-Sarthe le 28 juillet 1886; il est mort à Fresnay-sur-Sarthe le 14 août 1961. Il est le créateur d'une science nouvelle et originale: l'Anthropologie du Geste.

Le chercheur

Les quarante premières années de sa vie furent consacrées à de lentes et progressives prises de conscience dans ce que Jousse appelait lui-même des *Laboratoires*: le laboratoire maternel; le laboratoire des peuples spontanés: milieu paysan sarthois, amérindien, basque, galiléen; le laboratoire de l'enfant où se monte le langage; le laboratoire des maladies psychiatriques où se démonte le langage.

Ces différentes prises de conscience, sur lesquelles nous reviendrons plus loin, aboutirent à l'élaboration et à la publication en 1925 d'un mémoire intitulé: *Le style oral rythmique et mnémotechnique chez les verbo-moteurs* qui a d'ailleurs été réédité par l'Association Marcel Jousse en 1981 (1). Ce mémoire caractérise déjà l'extraordinaire esprit de synthèse de Jousse puisque ce mémoire est fait presque uniquement de citations d'auteurs que Jousse enfile, pour exprimer ses propres découvertes, en unifiant ces textes par un vocabulaire spécifique créé par lui-même. Ce mémoire eut l'effet d'une véritable bombe dans les milieux intellectuels de l'époque et contribua à faire connaître largement Marcel Jousse.

Le professeur

Les trente années qui suivirent furent consacrées par Jousse à l'enseignement de cette nouvelle Anthropologie du Geste. Il enseigna à l'Amphithéâtre Turgot de la Sorbonne, à l'École d'Anthropologie, à l'École des Hautes-Études, au Laboratoire de Rythmo-pédagogie qu'il avait lui-même créé. Tous ces cours étaient des cours libres qui n'appartenaient à aucun cursus universitaire mais ses auditoires étaient toujours nombreux.

Cet enseignement lui permit, à la fois, de faire connaître son oeuvre et d'approfondir sa pensée.

Il publia quelques petits mémoires qui ont été, pour la plupart, réédités dans les livres *La manducation de la parole et le parlant, la parole et le souf-*

(1) Association Marcel Jousse, 3 rue des Martyrs, 75009 PARIS.

fle (2) Il prépara, avec sa collaboratrice Gabrielle Baron, la synthèse, hélas inachevée, de son oeuvre qui fut publiée sous le titre: *L'anthropologie du geste* (3)

Orientation de l'oeuvre de Marcel Jousse

Si nous voulions définir en quelques mots l'orientation de l'oeuvre de Marcel Jousse, nous pourrions dire qu'elle vise à répondre essentiellement à cette question:

“Comment l'homme, placé au milieu des innombrables actions de l'univers, réagit-il à ces actions, et comment s'y prend-il pour conserver en lui le souvenir de ces actions et le transmettre fidèlement, de génération en génération, à ses descendants?”.

(cf. Marcel Jousse, *Les Loits psycho-physiologiques du Style oral vivant et leur Utilisation philologique*, Revue de l'Ethnographie, n.º 23 du 15 avril 1931, Geuthner, Paris, p.1 § 2 - *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, p. 9)

Dans cette question, trois problèmes sont posés: Comment réagit-il? C'est le problème de la connaissance. Comment en conserve-t-il le souvenir? C'est le problème de la mémoire. Comment transmet-il? C'est le problème de l'expression en tant que transmission du savoir. Voilà pourquoi on peut synthétiser l'objet des recherches anthropologiques de Jousse, en disant qu'il est à la recherche des mécanismes vivants de la connaissance, de la mémoire et de l'expression humaines.

Ces problèmes de la connaissance de l'univers par l'Homme, de la mémorisation de la connaissance et de la transmission de la connaissance, Marcel Jousse ne se les est pas posés, ex abrupto. C'est insensiblement et quasi inconsciemment que les événements des vingt premières années de sa vie l'y ont conduit. Voilà pourquoi, aujourd'hui, je vous propose d'esquisser la montée progressive de cette interrogation et de cette orientation chez Marcel Jousse, à travers son enfance paysanne, avant d'étudier demain la méthode qu'il s'est donnée pour répondre à ces questions et détailler les réponses qu'il a tenté d'y apporter.

2. LA SOURCE DE SON OEUVRE

En exergue à son livre *Mémoire vivante* Gabrielle Baron a placé cette parole de Jousse, qui exprime clairement le lien essentiel que Jousse pressentait entre sa vie et son oeuvre:

(2) Gallimard, 1975 et 1978.

(3) Gallimard, 1974.

“L’Histoire de mon Oeuvre est celle de ma Vie
L’Histoire de ma Vie est celle de mon Oeuvre.”

Plus loin, à la page 17, elle cite encore cette parole de Jousse:

“Toute science est prise de conscience.
Toute ma science est venue de ce que j’ai compris ma mère.
Je n’ai fait qu’expliquer ce qui était en elle
à l’état spontané et inconscient.”

et encore:

“Toute ma science tient dans cette simple proposition:
le fils —comprend— sa mère.

Heureux suis-je d’avoir plus appris sur les lèvres de ma mère
que dans les livres...”

“Tout ce que je vous expliquerai ici ne sera que le commentaire de mes intussusceptions d’enfant, et c’est cela que j’ai été vérifier à travers le monde”
(Marcel Jousse, *Sorbonne*, 4, p. 137)

Toute science est prise de conscience, nous dit Marcel Jousse. Mais la prise de conscience est toujours comme un éclair qui jaillit de la rencontre de deux électricités de signes contraires. Jamais Marcel Jousse n’aurait aussi bien compris sa mère s’il n’avait croisé, sur son chemin, des contraires qui, par contraste, ont fait jaillir la lumière de ses prises de conscience.

Ce qui caractérise, en effet, la vie de Marcel Jousse c’est qu’elle s’est déroulée tout entière

à la confluence de trois cultures: la culture de style oral du milieu paysan sarthois; la culture de style écrit véhiculée par l’École de Jules Ferry; la culture de style audio-visuel;

et à la frontière de deux milieux profondément imprégnés de l’une ou l’autre de ces cultures: le milieu paysan; le milieu “citadinisé”.

La confluence de trois cultures

Marcel Jousse est né en 1886. L’École laïque, gratuite et obligatoire de Jules Ferry date des années 1881-1882. En conséquence, le milieu paysan où naît Marcel Jousse n’a pas connu cette École. La mère de Jousse n’a fréquenté l’École que la durée de trois hivers. La grand’mère de la mère de Jousse —qui a élevé celle-ci puisqu’elle était orpheline— était totalement illettrée. Toute son enfance s’est donc déroulée dans un milieu paysan de style oral.

Par contre, Marcel Jousse, écolier, collégien puis séminariste, va connaître l’École et y découvrir son style écrit.

Et, pendant ses vingt-cinq années d'enseignement, de 1932 à 1957, il assistera au développement ou à la naissance des moyens modernes de communication: le cinéma muet puis parlant, la radio, le magnétophone, la télévision. Il en saluera, d'ailleurs, la naissance comme un possible retour au Réel par-delà l'algèbre des mots. Il mourra trop tôt pour en mesurer toutes les conséquences malheureuses non sans les avoir toutefois pressenties.

La confrontation de deux milieux

Marcel Jousse est né dans la Sarthe. Il y est mort. Tous les ans, pendant les mois d'été, il retournait s'y ressourcer. Jamais Jousse ne reniera ses origines paysannes; il en fera même sa fierté. Comme nous l'avons vu, toute l'oeuvre anthropologique de Marcel Jousse lui vient de l'étude de ces paysans sarthois et spécialement de sa mère. Il fera du Paysanisme l'un des thèmes majeurs de son oeuvre contre toutes les scléroses et les algèbres du "citadinisme". En vérité, toute l'oeuvre anthropologique a jailli de la confrontation de ces deux milieux, l'un étant de style oral l'autre étant de style écrit. Jousse est donc à la charnière de deux mondes: le monde paysan sarthois encore de culture orale; le monde citadin de culture écrite.

Le milieu paysan sarthois

Ses intussusceptions d'enfant, dont nous parlait Jousse à l'instant, vont donc porter d'abord sur sa mère et sur les paysans sarthois.

"Beaucoup des travaux que j'ai entrepris dans la suite viennent certainement de ce que j'ai été profondément en contact avec **des paysans illettrés**".

(Marcel Jousse, *Sorbonne*, 4, p. 135)

La mère de Jousse

Marcel Jousse voue à sa mère, Honorine Carrel, une admiration et une reconnaissance sans bornes. Sa mère lui a apporté beaucoup de choses que Marcel Jousse se plaisait à rappeler dans ses cours:

Le sens du rythme

"Je vous ai dit bien des fois que ce que j'apportais, c'est à ma mère que je le devais. C'est vraiment grâce à la formation linguistique, et j'allais dire, expérimentale de ma mère que je peux apporter quelque chose de nouveau. A peine étais-je né que, sur mon berceau, ont été chantées des cantilènes.

“Ma mère avait une mémoire extraordinaire. C’est sa grand-mère totalement illettrée qui l’avait élevée, —car ma mère était orpheline— et qui lui avait enseigné oralement tout ce qu’elle savait des vieilles cantilènes de la Sarthe. Ma mère, qui n’avait été à l’école que trois hivers, n’a évidemment jamais rien vu d’écrit de ces cantilènes. C’est au bercement de ces cantilènes que je me suis éveillé à la conscience et, quand je me laisse aller à moi-même, ce sont ces premiers bercements que j’éprouve en moi.

“C’est assez curieux de constater combien ces premières rythmisations peuvent avoir d’influence sur une vie entière. Si je suis aussi hypersensible à toute cette question du rythme, je le dois certainement à cette formation avant même l’éveil de la conscience. Ces cantilènes qui m’ont bercé ont fatalement informé tout ce système infini-tésimal que sont nos fibres réceptives.

“Voilà, je crois, où j’ai pris cette sensation du rythme balancé. Cette sensation de bercement, je l’éprouve encore lorsque je vous parle. Je ne dis pas que je le mets bien en pratique, mais ce qu’il y a d’imparfait vient de moi, ce qu’il y a de parfait vient certainement de ces bercements de toute mon enfance. Malgré moi, mes phrases se balancent et tombent correctement en conclusion, parce que, dès ma première enfance, j’ai été habitué à ce bercement de la phrase qui se termine bien.

“Une phrase qui ne se balance pas, non seulement gêne la respiration —comme le disait Flaubert— mais elle gêne l’organisme tout entier. La grande force de conviction d’un homme, c’est quand il est capable de prendre son auditoire et de le bercer comme une mère berce son enfant. Nous sommes essentiellement des êtres balancés et ondulés. On a remarqué qu’il est toujours facile de commencer une phrase. Il est plus difficile de la terminer si, dans la prime enfance, on n’a pas été habitué à balancer sa phrase. C’est pour cela que je crois à l’influence du rythme balancé pour la formation de l’expression de l’enfant.”

(Marcel Jousse, *Sorbonne*, 1er février 1934, pp. 133-134)

Le sens de la mélodie mémorisante

“La première chose dont je me souviens, c’est ma mère au foyer, me psalmodiant, en se balançant, avec sa voix très fine, très douce et très juste, ces mélodies venues de je ne sais où. Où avaient-elles été prises ces mélodies chantantes? Il est sûr qu’elles favorisaient grandement la mémorisation. Jamais ma mère ne m’a «causé» l’Evangile. Toujours elle me l’a rythmo-mélodié. Vous pensez un peu tout ce que cela peut jeter dans une vie d’homme! De là ceux qui me connaissent savent l’amour puissant que j’ai porté à l’étude de cet être formidable qu’est Rabbi Iéshoua.”

(*Mémoire vivante*, op. cit. pp. 14-15).

Cette récitation lui a fait prendre conscience du transport oral de l’Evangile, en dehors de l’écrit, transport rythmo-mélodié et balancé ainsi que de l’importance de la mémorisation pour la compréhension et l’approfondissement d’un texte.

L'utilisation du livre comme texte témoin aide-mémoire

“Ma mère savait lire et écrire. Mais, comme toutes les autres paysannes sarthoises de ce temps-là, souvent illettrées, elle savait son catéchisme par coeur, sans avoir jamais besoin de recourir au texte du livre.

“Si parfois ma récitation hésitante faisait naître un doute sérieux sur la teneur exacte du texte, ma mère s'en allait vers l'armoire, ouvrait un des tiroirs, celui qui fermait à clé et où était précieusement renfermé le catéchisme familial.

“C'était quelque chose comme «l'Arche du Témoignage» pour Moïse ou comme «l'armoire à la Torâh» chez les Judaïstes. Alors, ma mère consultait le livre et me disait: «C'est comme ceci ou comme cela qu'on récite». Puis, elle remettait soigneusement le livre dans «le tiroir au catéchisme» qu'elle refermait à clé.”

(Marcel Jousse, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, Paris 1974, p. 348)

Le contact avec le réel

“Une mère au foyer, c'est une maman avec qui nous vivons dès le sein maternel, dès le lait maternel, dès le jeu permis par les soins maternels, les choses réelles que la mère paysanne nous a permis de toucher, de briser, de goûter, d'étudier à la vraie manière scientifique. Une mère paysanne! Oh les mères paysannes! Il faut que nous réhabilitons la mère paysanne, professant sans être professeur, récitante sans être professeuse, improvisante sans être pédante...”

“Dans ce laboratoire maternel, non contaminé par les règles artificielles, l'enfant va s'épanouir librement. La mère laisse son petit gars à lui-même et à la terre. Obligée de travailler sans relâche, elle l'installe confortablement entre deux sillons sur un sac vide, et là il va commencer, à quatre pattes, son apprentissage du réel.

“Pendant des jours, des mois, des années, le petit terreux sera l'anthropos le plus libre, le plus spontané qui se puisse rêver! Il aura accès à toutes les choses de la terre et à toutes les «interactions» qu'il recevra en lui, qu'il expérimentera par tous ses organes mimeurs et avides...”

“Le petit paysan, laissé ainsi en face de «son pays» devient vite une merveille de science chosale qui n'attend, pour se révéler, qu'une prise de conscience.

“Se rend-on compte de la richesse mimismologique dont est privilégié un pareil petit paysan arrivé à l'âge d'une douzaine d'années? La somme vivante des intussusceptions reçues est au-delà de toute estimation possible. Personne n'est là pour lui frapper sur les doigts, pour le guinder dans ses attitudes, pour l'empêcher de goûter, de regarder, de prendre, de sentir, de briser... Bien sûr, il s'ensuivra de temps en temps un léger ou un grave empoisonnement, une piqûre, une morsure, une déchirure plus ou moins réparable... Mais jamais Anthropos, fils d'Anthropos, ne fut plus virginaleusement heureux! Jamais Terreux, fils de Terreux, ne fut plus adhésivement terreux!”

(*Mémoire vivante*, op. cit. p. 16-17).

Les grand-mères

La fidélité au mot-à-mot

“Lorsque j’ai été un peu plus grand et habitué aux mélodies berçantes de ma mère — j’avais alors dans les cinq ou six ans — maman m’a amené dans une veillée. Il y avait là, dans une ferme, près de Beaumont-sur-Sarthe, une réunion de paysans, tous à peu près illettrés.

“Ces veillées paysannes se faisaient généralement pendant l’hiver. On se réunissait pour manger des châtaignes «avec du cidre doux», comme dit la chanson, et au fur et à mesure que les paysans étaient mis en verve, ils se levaient et alors ils psalmodiaient. Formé par les cantilènes de ma mère, je sentais la rythmisation profonde de tous ces paysans. Ce n’était pas du chant, mais des sortes de mélopées. Ils en savaient des quantités. Ceux, ou plutôt, celles qui en savaient davantage, c’étaient les vieilles grand-mères. Elles étaient extrêmement curieuses à observer parce qu’elles avaient un souci du mot à mot qui était frappant.

“Aussi, quand quelqu’un psalmodiait une de ces cantilènes, s’il risquait un synonyme, tout de suite, telle ou telle grand-mère (et je revois la bonne vieille mère Guespin dans son coin) reprenant le récitant en disant: «Ce n’est pas ce mot-là, mais celui-là!»

“Vous comprenez combien ce contact avec des paysans illettrés et intelligents peut éveiller l’attention d’un enfant qui commence à peine à apprendre à lire après avoir beaucoup mémorisé.

“Ce qui me frappait, c’était évidemment cette exigence de l’exactitude de la tradition, mais aussi l’effarante somme de choses apprises. La mémoire! nous n’en soupçonnons pas la force! Lorsque j’ai simplement mis sous forme de «collier» la série des textes qui composent cet ouvrage sur le «Style oral rythmique et mnémotechnique», les philologues se sont récriés: «Mais il est absolument impossible que la mémoire humaine ait une pareille puissance!» C’est qu’eux-mêmes étaient des êtres totalement dépourvus de mémoire, ne l’ayant, pour ainsi dire, jamais exercée.”

(Marcel Jousse, *Sorbonne*, 1er février 1934)

Parmi ces grand-mères, il y en a une qui a eu beaucoup d’influence sur Marcel Jousse et qu’il nomme volontiers dans ses cours, c’est la mère Guespin. Celle-ci lui a fait prendre conscience:

Du bilatéralisme textuel

“Je m’en souviens très bien et dans tous les muscles de mon corps mimeur et jadis moqueur: la bonne vieille «mère Guespin», l’illettrée sarthoise si intelligente et si fine, me fit remarquer qu’on ne peut point se tromper en récitant les premier et septième commandements de Dieu, parce qu’ils «sont faits pareils» Et alors, en se balançant d’avant en arrière et de droite à gauche, comme elle berçait jadis, lentement, doucement, ses petits «quéniaux», elle me récita ou plutôt me «rythmo-mélodia» sur un vieil air populaire et très mnémotique:

Un seul Dieu
tu adoreras et aimeras
parfaitement

Le bien d'autrui
tu ne prendras ni retiendras
à ton escient

“Voilà l’une de celles qui, avec ma mère, ont aidé à éveiller en moi, dès l’enfance, bien simplement mais très expérimentalement, ce que j’appelle aujourd’hui, par un grand mot savant, la «prise de conscience» du rythme et du double bilatéralisme humain.”

(Marcel Jousse, *Le Parlant, la Parole et le Souffle*, Gallimard, Paris 1978, p. 111)

3. ORALITÉ ET MODERNITÉ

L’intérêt de Marcel Jousse pour les milieux de style oral ne relève pas d’un archéologisme dépassé. Il a expérimenté, en lui-même, et chez ces peuples de style oral, des valeurs dont l’absence chez nous, qui sommes de style écrit, se fait cruellement sentir et provoque le déclin d’une civilisation soi-disant supérieure. Relevons au moins trois de ces valeurs: une maîtrise de la langue une mémoire prodigieuse un savoir partagé.

Une maîtrise de la langue

Les compositeurs-improvisateurs d’un milieu de style oral manifestent une maîtrise de leur langue maternelle tant au point de vue de la rythmique qu’au point de vue de la syntaxe.

Les improvisateurs basques

Particulièrement significatif est le témoignage de ces professeurs de l’Académie de la langue basque rapporté par Marcel Jousse au sujet de Matxin Ira-bola:

“Il y avait à côté de moi des membres de l’Académie basque qui prenaient au vol ces improvisations et ces hommes, possédant à fond, dès l’enfance, le langage basque, disaient: «Cet homme est extraordinaire, il a une science de la langue basque et qui, plus est, une exacte rythmique qui le fait retomber sur les rimes finales avec un nombre parfait de syllabes.»”

(Marcel Jousse, *Sorbonne*, 28 avril 1932, 17.^o cours, pp. 10-11)

“Et voilà cet homme devant lequel un professeur de l’Université de Bordeaux me disait: «Ce qu’il est en train d’improviser, c’est beau comme de l’Homère!»”

(Marcel Jousse, *Sorbonne*, 14 décembre 1933, 2.^o cours, p. 36)

ou celui de ses compagnons-improvisateurs plus jeunes:

“Vous avez également les Basques dont les Improvisateurs disparaissent lentement. Je suis allé, il y a deux ans, avec le Dr Morlaas, étudier ce qu’il y aurait à faire au point de vue des enregistrements phonographiques de ces improvisateurs. On m’a dit: «Vous arrivez bien! Dans le Pays Basque, il n’y en a plus qu’un qui soit vraiment illettré, c’est Matxin Irabola.»”

“J’ai vu à trois reprises Matxin Irabola jouter avec ses autres compétiteurs, puisque c’est généralement dans des compétitions, dans des sortes de concours qu’ils se livrent à leurs improvisations. Les deux autres qui étaient avec lui avaient de 20 à 25 ans. Matxin Irabola en a actuellement 55 ou 60. Les deux jeunes me disaient: «Nous sommes battus à tous les concours par lui parce qu’il est illettré. Il possède sa langue basque comme nul autre. Nous autres, nous avons appris le français, nous avons été en classe. Nous ne sommes pas aussi forts que lui. Nous sommes des paysans, mais tout de même nous sommes gênés par notre instruction livresque. Tous nos mots français viennent tomber à la fin de la phrase. Cela nous donne une rime mais c’est un mot français, tandis que Matxin Irabola, illettré, nous donne la pureté même de la langue basque avec toute sa rythmique très pure. Ses versets obéissent à tout ce qu’il y a de plus profond dans notre langue.»”

(Marcel Jousse, *Sorbonne*, 14 décembre 1933, 2.^o cours, p. 36)

Interférence langue écrite-langue orale

Ce dernier témoignage souligne l’interférence fâcheuse de la langue écrite sur la langue exclusivement orale. Les structures de la langue écrite se sont éloignées progressivement des structures corporelles qui sous-tendent la langue orale et qui sont les suivantes: longueur des phrases limitée à ce qu’on peut émettre dans une expiration, rythme de la phrase et balancement de la pensée soutenus par le balancement corporel, gesticulation globale omni-présente qui rattache la langue à ses racines concrètes et expressives. Dans un milieu de style écrit, on a plutôt tendance à parler comme on écrit plutôt que d’écrire comme on parle. Alors que le style oral joue, de préférence, de la coordination de phrases, réduites au simple triphasisme souligné par Jousse:

AGENT - AGISSANT - AGI

et de leur balancement binaire ou ternaire, le style écrit excelle, lui, dans la subordination des phrases qui allonge celles-ci, alourdissant le style et obscurcissant le sens. L’écrivain et le lecteur se situent dans l’espace: on peut arrêter, à tout instant, le décours de l’écriture ou de la lecture et revenir sur la phrase imparfaite pour la corriger ou sur la phrase incomprise pour en élucider le sens. L’improvisateur et l’auditeur se situent dans le temps: aucun retour n’est possible, la phrase doit être impeccable dans l’instant même où elle est émise comme elle doit être claire dans le même temps.

Langue écrite et automatismes de langage

Par ailleurs, la langue écrite, en tuant la mémorisation, tue aussi les automatismes de langage et donc l'inspiration. Nous aurons l'occasion de revenir, dans la prochaine conférence, sur ce phénomène de l'inspiration qui propulse ces chefs-d'oeuvre d'improvisation et sur l'interprétation-explication qu'en donne Marcel Jousse.

Le concrétisme savoureux de la langue orale

La maîtrise de la langue par ces improvisateurs-compositeurs se manifeste également par le concrétisme savoureux de leur langue. C'est dû au fait que leur science est chosale et non verbale, selon les termes mêmes de Jousse, c'est-à-dire qu'elle a été montée au contact des choses et non pas à l'aide d'autres mots comme c'est souvent le cas dans un milieu de style écrit.

"Le style verbal paysan est toujours un style chosal. Car c'est une rude école chosale que le petit paysan doit affronter. Pratiquement, c'est tout l'univers céleste, terrestre et sous-terrestre qui vient s'imposer à l'enfant paysan et qui risque de l'écraser..."

L'école paysanne est trop gravement l'école de la vie pour n'être pas l'école de la mort... C'est précisément au moment où les choses se présentent plus graves que le style chosal paysan se verbalise avec toute la traditionnelle grandeur du Style oral. Alors, retentit le Proverbe, cette voix expérimentale des ancêtres! L'individu ne se sent ni assez intelligent, ni assez fort pour vaincre l'événement et l'instant en demeurant abandonné à lui-même. Il fait alors un tragique appel à toute la race... Car le milieu paysan possède une chose que ne possède pas le milieu citadin: c'est la tradition de Style oral et le jeu prestigieux de la mémoire qui en est à la fois la cause et la conséquence. Seul le traditionniste de Style oral est capable de comprendre toute la prestigieuse richesse de la mémoire..."

(Gabrielle Baron, *Mémoire Vivante*, op. cit., p. 17-18)

"Il y a, entre celui qui a été élevé à la campagne et celui qui a été élevé en ville, tout l'espace du réel. Jamais, je crois, je n'aurais compris la mécanique du langage biblique si je n'avais été trempé, dès l'enfance, dans un milieu paysan. Je me souviens de ce que les vieilles paysannes me faisaient admirer dans tous les gestes de la nature. Ces gestes s'étaient pour ainsi dire concrétisés sous des formes *d'énigmes*. Ces énigmes se donnaient souvent de vieillard à enfant. Il y a là une tradition qu'il faudrait recueillir aussitôt que possible, non pas en folkloriste, ce mot étranger qu'on a collé à la tradition orale, mais en anthropologiste du geste, en tant qu'il reçoit les gestes des choses. A ces acuités gestuelles tendues vers les choses vont correspondre nécessairement des acuités expressives réverbérantes des choses..."

(Gabrielle Baron, *Mémoire Vivante*, op. cit., p. 22)

"Les illettrés peuvent être des hommes formidablement intelligents. C'est auprès d'eux que j'ai pris mon goût de l'observation du réel. Quand tout petit, j'allais me promener avec ces paysans que j'ai tant aimés (et que je retourne voir pour me remettre

à la méthode expérimentale), je m'émerveillais de leur savoir pratique. Ils ne savaient peut-être pas décliner «rosa, la rose», mais ils savaient les différentes espèces de blé, d'avoine, ils savaient les différentes espèces de mauvaises herbes. Ils avaient pour les désigner de jolis noms, de ces noms qui sont faits pour être mis en poèmes comme nous le faisons dans nos civilisations livresques. Tout cela vit à pleine sève, à pleine terre, à plein ciel, et c'est cela qui fait la vraie pédagogie de l'homme vivant et concret en contact avec les choses.

Si vous compreniez ces êtres riches de sensations et d'intussusception des choses!... Nous jugeons les hommes à la grosseur des livres qu'ils ont écrits. Alors qu'il faudrait juger les hommes à la quantité de réel qu'ils ont reçu. Car ceux qui ont vraiment découvert quelque chose, c'est parce qu'ils ont presque toujours laissé les livres pour aller aux choses. Je répéterai toujours que ma première école scientifique a été mon contact avec ces paysans de Beaumont-sur-Sarthe."

(Marcel Jousse, *Sorbonne*, 1er février 1934, pp. 136-137)

Maîtrise de la langue et système scolaire

Cette question de la maîtrise de la langue est aujourd'hui d'une très grande actualité. Notre Ministre de l'Éducation Nationale, M. Bayrou, ne propose-t-il pas dans l'une des 155 propositions du Nouveau Contrat pour l'École: "Maîtriser la langue: une priorité essentielle". N'est-ce pas, en effet, un des échecs les plus criants de notre culture de style écrit et de notre système scolaire que la non-maîtrise grandissante du langage par notre jeunesse actuelle. Son incapacité à construire des phrases simples et correctes, à utiliser avec justesse le mot adéquat à la situation, à comprendre tout simplement le sens même des mots qu'elle utilise est un véritable drame et la conséquence d'automatismes de langue qui n'ont pas été montés par la mémorisation du trésor formulaire de la langue maternelle. Citons ici le témoignage éclairant du jésuite Pierre Scheffer, auteur d'une thèse sur le Formulisme d'après l'oeuvre de Marcel Jousse:

"Le vendredi 26 février 1988, Bernard Pivot, changeant la formule de son émission *Apostrophes*, nous a présenté une interview de l'écrivain français Etiemble, l'auteur de *Parlez-vous français?* Ce soir-là, les téléspectateurs ont pu assister durant plus d'une heure à un extraordinaire festin de la parole: de la bouche de cet homme de soixante-dix neuf ans sortait un flux de mots d'une harmonie parfaite, toujours paisible (même dans les moments polémiques), un brin surannée, avec un maniement impeccable des imparfaits du subjonctif.

"Et je me demandais d'où lui venait cette extraordinaire aisance dans l'improvisation orale? Car Etiemble est d'abord un écrivain, capable de lire une quinzaine de langues, doublé d'un grand voyageur, introducteur en France de la littérature chinoise et japonaise... Pourtant, il affirme qu'il ne parle que le français. Il est vrai qu'à travers

la vivante leçon de français qu'il nous donnait ce soir-là, nous pouvions comprendre ce que parler veut dire.

“Vers la fin de l'interview est venu un élément de réponse à la question que je me posais. Etiemble évoquait en termes voilés ses seules raisons de vivre: sa femme et sa fille, âgée de seize ans. Suivant de près son parcours scolaire, il a pu constater, consterné, que dans la France d'aujourd'hui on ne cultivait plus la mémoire des enfants. Et d'évoquer, en contraste, tous les beaux vers de notre langue qu'il avait appris par coeur au lycée: des milliers de vers, environ six ou sept tragédies classiques! Alors je me suis souvenu d'une réflexion lue il y a plus de trente ans dans un ouvrage allemand. L'auteur, se situant vers les années cinquante, comparait la qualité du français couramment parlé en France et celle de l'allemand en Allemagne. Constatant la nette supériorité du langage qui jaillissait spontanément des lèvres françaises, il essayait d'en détecter les raisons. Pour lui, la supériorité française venait d'abord du fait que l'écolier français apprenait par coeur de nombreux extraits de notre littérature. Oui, cette réflexion venue d'Outre-Rhin éclairait ce que j'étais en train d'écouter! Si Etiemble, devant sa table d'écrivain, au milieu de son immense bureau entièrement tapissé de livres, est capable, à soixante-dix neuf ans, d'improviser de longues et belles phrases venues du fond de notre culture française, c'est qu'il en porte la rythmique souple et vivante sur ses lèvres, depuis son enfance. Si notre linguiste allemand revenait étudier la langue couramment parlée dans la France d'aujourd'hui, il ne pourrait qu'en constater la très médiocre qualité, ainsi que l'incapacité où se trouvent tant de nos jeunes dès qu'il s'agit d'énoncer une phrase correctement construite.”

(Pierre Scheffer, s. j., *L'oralité, le corps et la mémoire: quels enjeux pour le peuple chrétien, dans la France d'aujourd'hui?*, D. E., n.° 11, juin 1989)

Une mémoire prodigieuse

Une autre caractéristique des milieux de style oral est le rapport particulier qu'ils entretiennent avec la mémoire. Les peuples de style oral sont des peuples de la mémoire. Ne faisant pas appel à l'écriture pour se dispenser de se souvenir ces peuples confient tout à leur mémoire et lui confère ainsi une puissance extraordinaire qui ne manque pas de nous surprendre, nous les amnésiques de style écrit.

Une mémoire étendue

Cette mémoire nous surprend par son étendue. Quand on sait que les Druides gardaient leurs appreneurs, pendant presque 20 ans en mémorisation, imagine-t-on la somme de connaissances que cela représente et que les Druides refusaient religieusement de confier à l'écriture? Que dire des Rabbins juifs qui connaissent par coeur la Tôrah et les Prophètes et l'immensité de leur Talmud? ou des musulmans et de leur Coran? ou des hindous et de leurs Védas?

Une mémoire absorbante

Cette mémoire nous surprend aussi par son pouvoir absorbant. Si le Rabbi d'Israël était tenu de répéter 4 fois sa leçon à ses talmids, la plupart la savaient déjà par coeur après une seule audition. Marcel Jousse nous donne l'exemple de ce guslar slave, nommé Milovan, dont la mémoire n'était qu'ordinaire aux dires de ses semblables:

"Instructive enfin, pour la tradition des enseignements de toute nature donnés en style oral, est la constatation suivante: le 18 mars 1885, l'expérimentateur Fr. S. Krauss se fit dicter par un autre guslar, en présence de Milovan, une récitation de 458 schèmes rythmiques que Milovan répéta mot pour mot le 4 octobre 1885, soit sept mois et demi après. Puis Krauss lui fit répéter et nota de nouveau cette même récitation neuf mois plus tard: les variantes furent insignifiantes."

(Marcel Jousse, *Les lois psycho-physiologiques du style oral vivant et leur utilisation philologique*, Geuthner Paris 1931, pp. 12-13)

Une mémoire littéraire

Cette mémoire nous surprend enfin par sa littéralité, son souci du mot-à-mot. Nous avons déjà vu, plus haut, ce souci du mot-à-mot chez les grand-mères sarthoises qu'a connues Marcel Jousse, qui reprenaient le récitant défaillant: "Ce n'est pas ainsi qu'on récite!" Toute la pédagogie rabbinique, si bien étudiée par Marcel Jousse, reposait tout entière sur la mémorisation fidèle et littérale des leçons du maître par ses disciples qui étaient des "appreneurs par coeur". La règle d'or de ce milieu pédagogique était:

"Tout apprenant doit réciter dans les termes mêmes de son Rabbi."
(*Edujoth*, I, 3)

et l'idéal proposé à l'apprenant était d'être

"comme une citerne bien cimentée qui ne perd pas une goutte de ses eaux."
(*Pirke Aboth*, II, 8)

Les milieux africains abondent d'exemples de ce genre:

"L'écriture leur étant totalement inconnue, les Achantis, pour conserver leur histoire, ont recours à la seule tradition orale.

"Il existe chez eux une caste d'historiens de profession qui racontent les hauts faits des rois en schèmes rythmiques. Ils psalmodient ces récitations sur des mélodies spéciales qui varient avec chaque règne. Leur but rappelle en somme celui des récitateurs de tous les milieux de style oral.

"Chaque récitant a un certain nombre de disciples auxquels il enseigne sa récitation, mot pour mot, et la mélodie appropriée, note pour note. Tout danger de mutilation ou de corruption est évité par ce fait que le récitant, une fois admis dans la caste, est puni de mort à la moindre faute soit dans le texte, soit dans la psalmodie.

“Le résultat de ce système est que les récitations composées depuis plus de huit cents ans nous sont parvenues intactes.”

(Marcel Jousse, *Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*, Association Marcel Jousse, p. 267)

“Quand il s’agit d’histoires amusantes sans plus, on peut ajouter, retrancher, embellir. Le griot du village, qui correspond un peu à nos anciens troubadours, pourra s’emparer des histoires vraies ou fausses et les présenter à son goût partout où il passera pour les raconter, et recevoir ensuite de petits cadeaux. Il faut bien distinguer les histoires amusantes des récits et paroles de sagesse. Il faut souvent bien distinguer aussi les griots des sages; les griots sont d’abord des bavards amuseurs ou des répéteurs. Les enseignements des anciens reçus des générations précédentes sont fixés; les enseignements de sagesse sont immuables, les proverbes sont immuables, les paroles de sagesse sont immuables. Les hauts faits des ancêtres, les exemples de sagesse sont immuables...”

“Au cours des veillées, les enfants ou les jeunes remplacent parfois les anciens, mais sous leur contrôle. Ils répètent les leçons de sagesse qu’ils ont entendues; mais lorsqu’ils se trompent, ils sont repris par les autres, surtout par les enfants qui ont retenu avec exactitude. Il n’est absolument pas admis qu’un proverbe soit modifié, mais il n’est pas admis non plus qu’un conte porteur de sagesse, avec ou sans proverbe, soit modifié. Il n’est pas admis qu’un fait de la vie d’un ancêtre, porteur de sagesse, soit modifié... Le prix de la sagesse, absolument nécessaire à la formation et à la bonne marche de la communauté est trop grand pour que la sagesse puisse être dévalorisée par des adaptations.”

(Conférence du Père Marcel, *Réflexion sur la tradition de la sagesse en Afrique et les Évangiles*, Châteauneuf-de-Galaure, Toussaint 1979, pp.4-5)

“Sous une forme ou sous une autre, nous retrouvons, dans tous les milieux de style oral, cet implacable souci du mot-à-mot, condition essentielle de toute tradition, transmise de bouche à bouche, de génération en génération.”

(Marcel Jousse, *Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*, Association Marcel Jousse, p. 268)

Lois mnémoniques et procédés mnémotechniques

Comment une telle fidélité est-elle possible? Une première raison en est que ces peuples privés du secours de l’écrit ou refusant de s’en servir dans la transmission de leurs connaissances, sont obligés par là-même d’utiliser leur mémoire et, de ce fait, lui donnent une capacité extraordinaire par l’exercice constant qu’ils en font depuis leur tendre enfance. Mais il y a beaucoup plus et Marcel Jousse le souligne avec force:

“La mémoire, infatigablement exercée dès l’enfance, donne son plein et merveilleux rendement, en **se conformant d’elle-même aux lois rythmiquement mnémoniques de l’organisme vivant.**”

(Marcel Jousse, *Prière d’insérer du Style oral rythmique et mnémotechnique...*)

“La mémoire est tout l’homme et tout l’homme est mémoire” répétait-il par ailleurs et dès lors que l’expression et la transmission de ses connaissances, par l’Homme, répond au jeu libre et spontané de ses mécanismes vivants, cette expression et cette transmission acquièrent, de ce fait, une aptitude naturelle à être mémorisables.

“A ces lois rythmiquement mnémoniques de l’organisme vivant, les trouvailles millénaires viennent ajouter les adjuvants précis, intelligents et souvent artistiques, **des procédés mnémotechniques**, variables à l’infini.”

(Marcel Jousse, *Prière d’insérer du Style oral rythmique et mnémotechnique...*)

Une “stylistique orale”

L’utilisation consciente de ces procédés: mots-agraves, symétries, enfilades, allitérations, jeux de mots, compts, etc. jointe à l’utilisation, le plus souvent inconsciente, des lois mnémoniques, constitue pour ces traditions, une véritable stylistique orale. C’est pourquoi Marcel Jousse a forgé le terme de style oral pour caractériser ces traditions. Cette stylistique, toute ordonnée à la facilitation de la mémorisation, fait, de ces traditions, tout autre chose que des ragots sans consistance, avec lesquels nous les confondons encore trop souvent. Pour lever une telle ambiguïté, Marcel Jousse établit une distinction très nette entre *tradition orale* et *tradition de style oral*.

“La tradition orale est un ensemble de racontars individuels ou collectifs dont la caractéristique est précisément de n’avoir pas de style et de n’avoir que peu de valeur... La tradition de style oral et le jeu prestigieux de la mémoire qui en est à la fois la cause et la conséquence... est un fait vivant qui se joue dans des hommes vivants, à l’état pratique, d’une manière tellement quotidienne qu’il en presque inconscient...”

(Marcel Jousse, *Notes inédites sur “Tradition orale et tradition de style oral”*)

Système scolaire et mémorisation

Force est de constater que nous touchons, en ce qui concerne la mémorisation, à ce qui me paraît l’un des paradoxes les plus étonnants de notre système scolaire et l’un des plus illogiques. En effet, dans presque toutes les disciplines enseignées, nous faisons constamment appel à la mémoire de nos élèves. Et dans le même temps: — on méprise la mémorisation; — on ignore tout de son fonctionnement normal et donc on doute de ses capacités; — on n’apprend pas aux élèves comment mémoriser efficacement; — on tue la mémoire des élèves.

Ce mépris tient essentiellement à ce que l’on soupçonne la mémorisation de “perroquetisme”. Les professeurs parlent de rabâchage. Les clichés les plus

courants à ce sujet sont les suivants: “il mémorise ou récite bêtement”, “savoir par coeur n’est pas savoir”.

L’erreur à ce sujet est qu’on envisage la mémoire comme une espèce d’entrepôt où l’on emmagasinerait les connaissances qui attendraient là sagement et passivement qu’on les ressorte. Les grandes civilisations traditionnelles, dont tout le savoir repose essentiellement sur la mémorisation, ont une toute autre conception de la mémoire. Pour elles, la mémoire est un estomac qui digère. Impossible que la nourriture ingurgitée ne soit assimilée. Seulement cette assimilation demande du temps.

Il est certain que si on demande à quelqu’un de recracher immédiatement la nourriture qu’il vient d’ingurgiter, cette nourriture n’aura aucun effet nutritif et ressemblera à un dégoûtant vomi. Le temps, les rythmes du temps, c’est précisément l’un des facteurs le plus malmené dans notre système scolaire comme, d’ailleurs, dans notre civilisation occidentale. Le programme, le programme, l’obsession, voire la névrose, du programme!!! Il est très difficile de savoir perdre du temps pour en gagner.

D’autant que ces mêmes civilisations traditionnelles nous apprennent que, non seulement la mémorisation est une manducation, mais qu’elle est une rumination. C’est-à-dire que pour que l’assimilation soit parfaite, il faut répéter souvent ce que l’on a appris. “La répétition est l’âme de l’avancement”. Malheureusement, on pense généralement que ce dicton enseigne la nécessité de répéter au moment où on mémorise et on oublie ou on ignore qu’il enseigne aussi la nécessité de remémorer souvent. Mais si le temps manque déjà pour faire mémoriser les élèves, où trouvera-t-on le temps pour leur faire répéter souvent ce qu’ils ont déjà appris? Pourtant, lorsqu’il s’agit d’apprendre à danser, à nager, à jouer d’un instrument de musique, à taper à la machine à écrire, etc. personne n’ira mettre en doute la nécessité de répéter longtemps les mêmes gestes pour acquérir aisance et compétence.

Laplace a dit que la découverte consistait à rapprocher des éléments que l’on n’avait pas pensé jusqu’ici à rapprocher. L’intelligence, que l’on peut interpréter, étymologiquement, comme l’aptitude “à lire en soi” ou “à lier en soi”, consiste elle aussi à faire des rapprochements, à créer des liens. Comme le dit l’anthropologue de la mémoire, Marcel Jousse:

“La mémoire est la condition indispensable du génie. Comment voulez-vous qu’un homme qui n’a que ses notes puisse brasser, malaxer cette formidable somme de faits qui sont nécessaires pour construire? Or, nous ne pouvons pas construire volontairement. Je peux avoir là quatre petites cartes ou même quatre cents, cela ne va pas aller très loin! C’est que le réel n’est pas un jeu de cartes.

“Il faut que nous ayons tout cela présent en nous, vivant en nous. La grande force de la mémoire, c’est que, précisément, nous n’avons pas besoin de recourir au papier. Nous avons tout en nous.”

(Marcel Jousse, *Sorbonne*, 21 décembre 1933, 3.º cours, pp. 53-54)

“Sans la mémoire, il n’y aurait non seulement aucune science, mais aucune pensée, aucune expérience. Un animal complètement dénué de mémoire ne pourrait même pas vivre. La mémoire n’est pas l’intelligence, mais elle en est la condition. Il n’y a pas d’intelligence sans mémoire”

(Delbet cité par Jousse dans *Le style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*, Association Marcel Jousse, Paris 1981, p.254)

La crainte du psittacisme est telle que, si on fait apprendre un texte par les élèves, on exigera qu’ils le récitent avec leurs mots à eux ou tout au moins on n’exigera pas le mot à mot et on évitera soigneusement tout automatisme. Il y a longtemps qu’on ne fait plus apprendre par coeur les tables d’opérations. Dans une émission sur France-Inter consacrée à la mémoire, en date du 1 novembre 1988, Jocelyne de Rotrou mettait en garde contre la répétition, jugée trop “mécaniste” et insistait sur la nécessité de la compréhension. C’est brûler les étapes et vouloir cueillir les fruits avant d’avoir ensemencé. Créer des automatismes est une condition de l’intelligence:

“La mémorisation...(est) ce montage interactionnel, souvent inconscient, dont on prend claire conscience, et qu’ensuite on «laisse aller» dans les mécanismes gestuels et rythmiques (...). alors l’intelligence pourra être infiniment plus souple, plus ardente, plus combative, plus victorieuse. C’est cela la vraie mécanique humaine. L’homme le plus «homme» est celui qui a le plus d’habitudes, montées en lui avec intelligence, et qu’il laisse retomber dans l’inconscient pour que, toujours, l’intelligence plus libre puisse veiller, tendue vers un point donné.

“On prétend que les plus grands savants ont une mémoire extraordinaire. Pas nécessairement. Ils ont monté en eux des habitudes en très grand nombre et ils sont attentifs à une seule chose, une seule: c’est Newton et son mécanisme d’attraction, c’est Pasteur et son mécanisme microbiologique... Tous ces grands chercheurs de réel sont des êtres admirablement équilibrés au point de vue des habitudes. Ils ont mis ces habitudes comme un cheval entre leurs muscles et, grâce à ce montage, ils peuvent darder leur regard vrillant pour prendre conscience d’une seule chose et pour comprendre une seule chose.”

(Marcel Jousse, *L’Anthropologie du Geste*, Gallimard, Paris 1974, p. 75)

Un savoir partagé

Illettrisme et ignorance

Qu’on le veuille ou non, dès qu’une transmission de connaissances revêt une certaine technicité, des gens seront exclus du savoir. C’est le cas de la lecture et de l’écriture qui sont pratiquement les seuls supports du savoir dans un milieu de style écrit. La maîtrise du style écrit suppose une technicité qui n’est pas naturelle. Elle n’est donc pas à la portée de tous. Ce n’est pas pour rien que l’apparition de l’écriture est très tardive par rapport à l’évolution de l’humanité. En conséquence, un milieu de style écrit est un milieu d’exclusion

du savoir. Être illettré dans un tel milieu, c'est être ignorant. Il n'en est pas ainsi dans un milieu de style oral: être illettré ne signifie pas être ignorant. L'accès à la culture ne se fait pas par le biais de la lecture mais par la mémorisation, au sein d'une communauté récitante. Elle est donc accessible à tous à la portée de tous parce que les facultés mnémoniques qu'elle met en oeuvre sont anthropologiques et donc universelles avant d'être techniques et donc réservées à quelques-uns.

Métier manuel et culture

Dans le milieu paysan, métier manuel et culture ne s'opposent pas. Comme nous le dit Marcel Jousse, à propos des Rabbis d'Israël:

“Ils avaient des métiers manuels, mais faiseurs de tentes, sandaliers, casseurs de bois, bourreliers, ces grands maîtres en Israël ne cessaient la remémoration de la Parole de Dieu, eux qui avaient cette expression splendide: «Travailler à la Tôrah» ... En faisant une vivisection indue entre la science et le travail manuel, nous avons séparé les grands mécanismes vitaux...”

(Gabrielle Baron, *Mémoire Vivante*, op. cit., p. 30)

C'est aussi ce que nous démontrent les improvisateurs basques, rencontrés par Marcel Jousse:

“Quand j'ai été dans le milieu basque pour étudier les derniers improvisateurs et, entre autres, Matxin Irabola, le berger illettré, c'était après son travail. Et quand j'ai été le remercier de ce qu'il m'avait donné le dimanche précédent, je l'ai trouvé au milieu de son champ de foin, il ramassait du foin.”

(Marcel Jousse, *Sorbonne*, 12 mars 1942, 13.^e cours, p. 231)

Mépris de la culture écrite pour l'homme de style oral

Il est dommage que le débat sur la démocratisation de l'enseignement et sur l'échec scolaire ignore tout de cette démocratisation du savoir des milieux de style oral et de la raison profonde de ce partage de la connaissance. Il faut dire que la culture de style écrit est trop imbue d'elle-même et trop convaincue de sa supériorité “intellectuelle”. Elle méprise l'homme de style oral qu'elle considère comme “primitif”, “prélogique”, “sauvage”. Et donc, au lieu d'essayer de comprendre la civilisation paysanne par le dedans, comme l'a si bien fait Marcel Jousse, au lieu de fraterniser avec tous ces peuples soi-disant primitifs, elle cherchera à les coloniser, en écrasant leurs cultures propres, au nom de la seule culture considérée comme valable: la civilisation du “plumitif”.

Mépris de la culture écrite pour la mémoire de style oral

La culture de style écrit méprise non seulement l'homme de style oral mais elle méprise aussi sa mémoire. Pour lui, cette mémoire est forcément inintelligente et grossière, comme nous l'avons vu plus haut. Pour lui, en plus, cette mémoire n'existe pas. Devenu amnésique, le milieu de style écrit ne croit plus en une mémoire vaste et littérale. Que les Apôtres de Jésus, par exemple, pêcheurs illettrés pour la plupart, aient pu retenir la littéralité des paroles de Jésus dépasse son entendement. Pour le milieu de style écrit enfin, la mémoire de l'homme de style oral n'a rien à nous dire. N'aboutissant pas, en général, à la mise par écrit, il lui nie tout caractère historique. Elle ne peut être que vagues racontars ou reconstruction a posteriori par des pseudo-communautés créatrices.

CONCLUSION**Anthropologique et ethnique**

Toute l'oeuvre anthropologique de Marcel Jousse s'est élaborée au contact et par l'étude des grandes civilisations traditionnelles. Elle est tout entière orientée vers la recherche, par delà la diversité des particularités ethniques, des lois fondamentales de la connaissance, de l'expression et de la mémoire humaines. La découverte capitale de Marcel Jousse fut de prendre conscience que ce n'est pas d'abord dans leurs différenciations ethniques qu'il faut chercher la source de ces lois, mais bien dans l'Homme vivant, intussusceptionnant et connaissant. En effet, quel que soit le milieu ethnique qui le façonne, d'un bout du monde à l'autre, d'un siècle à l'autre, c'est par les gestes de ses yeux, de ses oreilles, de ses mains, de tout son corps que l'Homme reçoit toutes les actions ambiantes, c'est par ses gestes, balancés conformément à la structure bilatérale de son corps, dans une stéréotypie souple et facilitante, qu'il mime, spontanément et instinctivement, ces actions ambiantes et fait de ce mimage un moyen d'intercommunication. Certes, ces gestes, conscients ou inconscients, poussés ou esquissés, encore globaux ou presque totalement transposés en ces gestes laryngo-buccaux qui constituent le langage, peuvent être différents de milieu ethnique à milieu ethnique, leur existence n'en est pas moins universelle, attestant leur source profondément anthropologique.

Comme l'écrit Gabrielle Baron dans son livre *Mémoire Vivante* (4):

“Les lois anthropologiques dépendent de l'anthropos et non pas du milieu ethnique. Elles prennent racine dans la psycho-physiologie humaine. Elles sont donc universelles

(4) *Mémoire Vivante*, Gabrielle Baron, Le Centurion, p. 41.

dans l'espace, perdurables dans le temps. Mais leur jeu varie selon les diverses ethnies et aussi selon les individus car nous ne sommes pas tous égaux.”

Permanence de l'oeuvre de Marcel Jousse

En conséquence, parce qu'elle s'appuie tout entière sur la recherche des lois anthropologiques universelles et perdurables l'oeuvre de Marcel Jousse restera toujours d'une profonde actualité. Sans doute demande-t-elle à être approfondie et à s'enrichir, à être prolongée et appliquée. Marcel Jousse qualifiait lui-même son oeuvre de science de pointillés. Mais si cette oeuvre reste quelque part inachevée, elle n'est cependant pas aujourd'hui dépassée.